

Confidences d'un Bordache



Au jour de l'entrée au *Borda*, les sentiments qui dominent chez tous les *fistôts* sont l'appréhension et l'étonnement. Appréhension légitime, car ils ont entendu parler plus ou moins des *anciens*, des brimades inconnues et terrifiantes, et des épreuves mystérieuses après lesquelles ils gagneront la tranquillité. Heureusement, une sage mesure ne fait rentrer les anciens que le lendemain, 2 octobre, et il reste un jour entier aux *fistôts* pour s'acclimater et dissiper un peu leurs étonnements. Tout est nouveau pour eux, en effet : les longues batteries dont les murs blancs leur sont inconnus et dont les



L'exercice d'embarcation à la voile.

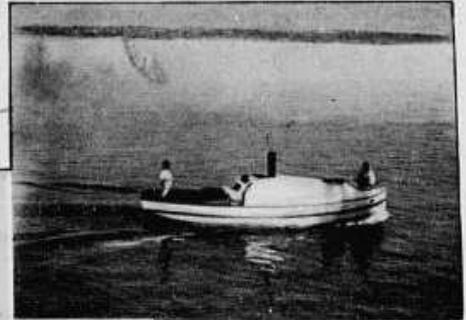
sabords entr'ouverts laissent voir des échappées de ciel grisâtre, des coins de terre rocheuse, des cuirassés et des croiseurs dont ils ont rêvé d'être les hôtes, et que plus d'un aperçoit pour la première fois. Ils se perdent dans les dédales des panneaux et des échelles, vont aux cuisines quand on les appelle au vestiaire. Ceux qui ont le malheur d'être trop grands apprennent bien vite, par des choes répétés à tous les plafonds, que pendant deux ans, pendant toute leur vie peut-être, il leur faudra marcher l'échine courbée, sous peine de se « blinder » sans cesse.

Et pas un visage ami parfois dans cette masse anonyme de débutants, dont les figures expriment toutes les mêmes appréhensions : pour qui une vie nouvelle commence également, qui ne savent s'il faut se tutoyer ou se dire vous, s'appeler *mon sieur* ou *mon vieux*, et qui, ayant quitté le matin même une famille où ils ont toujours vécu, se trouvent pour la première fois en contact avec des étrangers.

Mais bien vite les *maîtres* s'emparent de cette multitude embarrassée et l'introduisent dans la filière qui la mènera sans cahots à l'existence régulière du *Borda*. Et pour commencer, on égalise toutes les inégalités, on dépouille les costumes disparates, on supprime toute chevelure inutile. Adieu cravates élégamment nouées sur la glace des plastrons, vestons taillés à votre mesure par un tailleur familial, bottines souples et douces à l'épiderme ! Il faut descendre, en tongue file indienne, dans le préau de gymnastique transformé en salle d'essayage, et là, sous l'œil exercé des tailleurs qui vous jaugent d'un regard, revêtir tour à tour les costumes variés du bord. Voici les « gris » qui semblent taillés dans de la toile à voiles, qui sentent l'écreu et raclent les membres les moins délicats, si larges, si amples, que les mains se perdent dans les replis, que les ongles se cassent aux boutonnières raidies, et que l'on doit se livrer aux plus extravagantes contorsions pour retrouver ses poches. Puis ce sont les « bichoux » en cuir rebelle et douloureux, godilots destinés à résister à l'eau salée et à sa lente morsure ; puis la casquette à ancre dorée, qui se pose sur les têtes avec les plus étranges obliquités et que le *fistôt* regarde piteusement, songeant à l'époque si lointaine où un galon la ceindra. Ensuite viennent les diverses parties de l'habillement, toutes raides et collées, les « cirés » destinés aux jours de mauvais temps, couverts de goudron et d'huile grasse, et qui laissent sur les mains des taches et des teintes dont les palettes des peintres les plus fantaisistes sont ignorantes ; les « bleus » d'infanterie, en grosse laine rugueuse et piquante ; les « bleus » de chauffe, qui vous font ressembler aux conducteurs de locomotives ; que sais-je encore ?

Et au milieu de cette foule qui s'escrime sur un bouton, se coupe les doigts dans des nœuds compliqués, et introduit des extrémités endolories dans des chaussures trop peu souples, on voit des domestiques emporter

les anciens costumes de civil, d'éléphant, et, avec eux, tout ce qui est, tout ce qui fut la vie passée. Bientôt



L'instruction du canot à vapeur.

après, le perruquier s'empare des crânes. Ce maudit « rabois » est impitoyable. La bressan et la raie, si harmonieuses soient-elles, sont ses ennemies personnelles, et sa tondeuse impitoyable transforme en steppes les plus riches toisons. Et lorsque après ces manipulations, rompu par les essayages et les échelles innombrables qu'il a dû monter et descendre, le malheureux *fistôt* peut se regarder

La godille.

dans la glace ironique de la batterie, il s'enfuit d'horreur, car l'être qu'il a vu n'a plus d'humain, à ses yeux, que le nom : il court à sa place, s'assied sur le pliant qui le supportera pendant deux ans, et essaye de divertir ses pensées.

Il n'est pas en peine. Tous les livres neufs sont devant lui, sévèrement rangés ; il se rappelle les études sérieuses que les vacances d'hier avaient interrompues, et il ouvre curieusement le *Manuel du manoeuvrier*. Terreur ! Il n'y comprend rien, mais rien. Il lit une phrase au hasard : *L'itague de cargue-fond de basse voile, après avoir fait dormant sur l'œillet le plus en dehors de la ralingue de bordure, traverse un margouillet M fouetté sur l'autre œillet O', monte de là sur la face avant de la voile, passer de l'arrière à l'avant dans une poulie fixée contre la face avant de la barre traversière N et s'épisse à son extrémité sur l'estrope de la poulie supérieure du garant qui...* (1). Il saute vite et tombe sur le *garant de capon dont le dormant se fait autour du bossoir, en dedans des clans, au moyen d'un tour mort et d'un nœud de bois...* (2). Il abandonne le *Manuel*, découragé, et prend la description du fusil Lebel, où il

(1) *Manuel du manoeuvrier*, t. I, p. 176 et 177.

(2) *Id.*, p. 287.



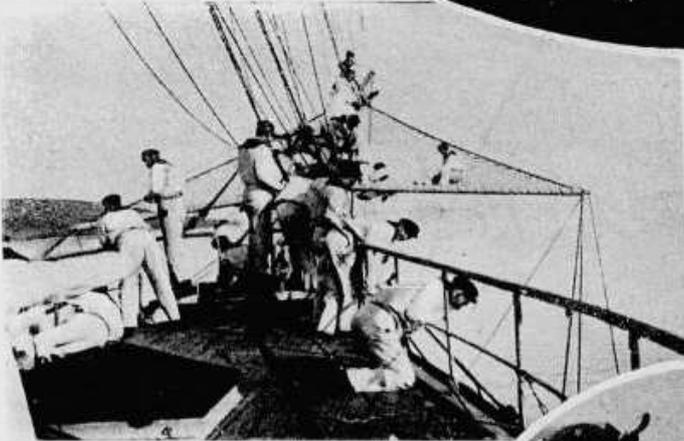
Études d'artillerie sur la digue de Cherbourg (campagne d'été).

s'acharne à vouloir comprendre ce qu'est un étoupeau-arrêteur de collier vissé à forçement et un méplat pour le démontage et le remontage du tampon-masque. Et partout il s'effraye; il se demande comment il pourra pénétrer les arcanes de tous ces langages, apprendre la machinerie et la timonerie, comprendre les formules revêches dont la *Connaissance des Temps* est hérissée; en désespoir de cause, il se met à feuilleter le lexique de Littré, pour y trouver du français. Mais un peu de baume se répand sur son cœur, et il se croit moins ignorant quand, levant les yeux, il voit que tous ont fait comme lui, n'ont rien compris à leurs livres et se

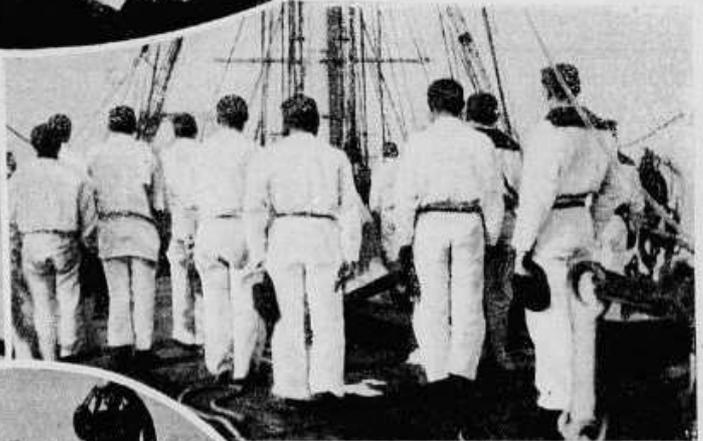


tables. Vous voyez donc que c'est le meilleur esprit qui les pousse irrésistiblement à faire votre instruction pratique, à vous dégourdir par tous les moyens logiques, et à vous faire souvenir que la patience est le plus bel apanage de l'homme, du fistôt surlout.

Ils sont à bord, dans leur batterie. Déjà vous entendez la sourde rumeur de leurs voix graves qui ne parlent que de vous et ne discutent que des meilleures méthodes d'instruction à votre égard. Vous pouvez être sûrs de leur accueil: il sera enthousiaste et gai. N'êtes-vous pas, d'ailleurs, d'un comique vraiment suggestif, vous qui, hier encore, portez des



Sur le gaillard d'avant du *Bougainville*.



Pendant qu'on hisse les couleurs.

demandent mutuellement, pour faire connaissance, ce que c'est qu'un « cabillot », qu'une « double bosselle », qu'un « ridoir de cheminée ».

Pour conclure, ceux qui ont des pipes vont causer un peu sur le pont, apprendre à se tutoyer et reparler du passé sans songer à l'avenir obscur.

La nuit vient vite, et ceux qui arrivent du Midi, de là où il fait chaud et clair, rentrent frileusement voir la clarté joyeuse de l'électricité, mettre en ordre les objets de leur bureau, compter leurs richesses en papier, gommes et crayons, afin d'attendre le terme de cette longue et fatigante journée.

Le lendemain matin, à six heures trois quarts, tous sont *parés* et, dans la batterie, relisent leurs incompréhensibles manuels. Quand donc les comprendront-ils, et qui se chargera de leur expliquer le sens caché de ces mots nouveaux? Patience, fistôis. Vos anciens vont arriver ce soir, et avec eux la science infuse. Ce sont, eux, de vrais marins: ils ont un an d'expérience! Rien ne leur est secret de ce qui vous semble mystère; et si vous êtes bien sages, bien raisonnables, si vous vous laissez faire sans trop réclamer, ils vous feront part libéralement de leur savoir; sous leur impulsion et celle de vos instructeurs, un peu de leur pénétrera dans les nauages de vos esprits.

Encore quelques heures, et les voilà! La « canonn » qui les amène sort du port. Vous la voyez là-bas, par les sabords. Ils sont cent, ils sont quatre-vingts, selon l'année. Mais qu'importe! Ils vous aiment bien, et tout ce qu'on vous a raconté sur leur méchanceté est faux, archifaux. Malgré les bruits qui courent parmi vous à leur approche, ils n'ont jamais fait de mal à qui que ce soit; les brimades dont on vous menace sont des légendes. Seulement, voyez-vous, ils rentrent de vacances; et c'est bien dur de rentrer de vacances! Peut-être sont-ils un peu de mauvaise humeur en retrouvant la bruine ou la pluie, et, ma foi! il est tout naturel de laisser tomber cette humeur sur vos têtes. Et puis, eux, ils savent bien que le métier de marin a quelquefois de mauvais jours; et pour que vous n'en ignoriez point, il faut que leur premier jour avec vous soit pour vous le plus mauvais, afin que tous ceux qui suivront vous paraissent délec-



Le groupe des grandes pipes.

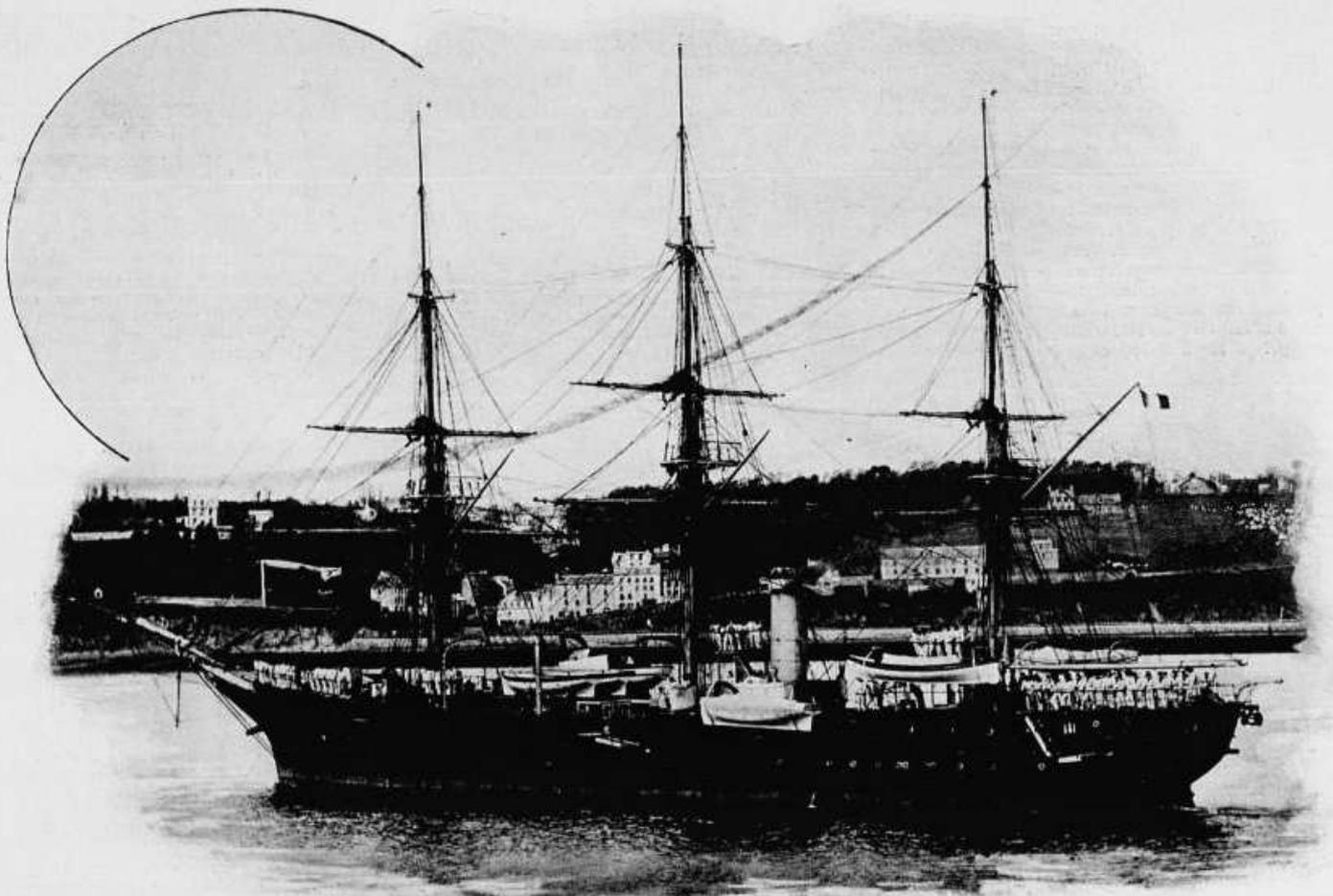
Après un quart de nuit. — Une bonne sieste.

« melons » et des jaquettes, aux yeux de vieux loups de mer comme eux? Et n'est-il pas divertissant au dernier point de parler le langage du *Borda* à quelqu'un qui n'y entend goutte, de lui faire les compliments les plus douteux sans qu'il fasse mieux qu'écarter les yeux? Vous ne vous doutez pas de tout le plaisir que vous leur procurez, à bien bon marché, et de toute la tendresse qu'ils en éprouvent pour vous.

Justement, le tambour annonce le dîner. Dans la batterie des canons, où sont dressés les tables des deux promotions, vous vous rencontrez avec vos nouveaux seigneurs. Ils vous bousculent un tout petit peu, car vraiment vous êtes trop gauches; mais, au fond de tous leurs actes, quel souci de votre bien-être! Avec quels soins ils vous conseillent de « frisligner patin » et de « vous capeler sans rouscaillance, sous peine de culer à courir »! Et comme ils vous font

dépêcher le dîner, afin de mieux vous voir sur le pont! Là, ils vous entourent, vous font courir autour du panneau pour vous former le tempérament, et vous demandent poliment de vous soumettre à toutes leurs volontés, sous peine de $r + p$ petits tours de panneau, sans préjudice des tours de barres solennels qu'une indiscipline trop marquée vous attirerait. Car il faut vite vous pénétrer de ce devoir de l'obéissance passive aux moindres ordres; plus vite vous saurez vous plier aux caprices innocents d'un ancien, plus tôt il vous sera facile de pratiquer la discipline maritime, paternelle mais rigoureuse. Ce qui peut vous paraître quelquefois désagréable n'est que pure plaisanterie, dont vous userez à votre tour l'an prochain, et vous pouvez être certains qu'aucune brutalité ne mettra en danger la structure de vos individus, ni la solidité de vos membres. Répondez donc sans hésiter aux questions les plus baroques: elles ont un sens caché, comme ces lignes de vos livres nouveaux. Et faites de bon gré les commissions bizarres et variées dont on vous charge; allez acheter chez « bini » des « mouches à tapia » et des « garants de bichoux », sans demander ce que c'est... il vous en donnera, et il vous donnera aussi deux sous de « vent au plus près » si on l'exige.

Et lorsque, le soir de ce jour mouvementé, vous essayerez de coor-



Le *Bougainville* appareillant pour la campagne d'été.

donner, dans votre hamac oscillant, les motifs qui ont poussé vos anciens, répétez-vous bien que, depuis que le *Borda* existe, les fistôts ont été ahuris, et que de la manière dont vous aurez accepté les plaisanteries très anodines des futurs *midships* dépendent votre quiétude et votre bonne humeur à venir.

Dès le lendemain, la vie active commence : études et exercices pratiques s'emparent des uns comme des autres et ne laissent aucun instant à la rêverie et à la nonchalance. L'apprentissage est long pour les fistôts ; mais, dès que les premiers éléments de la science maritime



Groupe de quartiers-maitres et de matelots du *Borda*.

leur sont acquis, l'accoutumance progresse rapidement, et les gaucheries du début, tout en restant inoubliables, disparaissent vite. Bientôt ils montent dans la mâture, ou avec leurs anciens. Oh ! ces premières ascensions le long des haubans, ces premières promenades à bout de vergues, quels vertiges elles provoquent, et quelles frayeurs, toutes naturelles !... Le vent s'engouffre dans les « gris » et arrache la casquette, fait trembler l'appui-aérien d'où l'on voit tout glisser, la mer, les embarcations, les hommes du pont ; la pluie glace les mains crispées sur les cordages et les voiles ; les ongles se déchirent dans

des cramponnements désespérés; la chute est imminente, à chaque instant, et l'on ne tombe jamais. Que la présence de l'ancien soit bonne, qui vous indique les endroits stables et vous prouve que les postures les plus audacieuses sont souvent les plus sûres, et qui vous apprend sans effort le nom de tous ces cordages qui se croisent dans une symétrie tourmentée en apparence, des manœuvres grâce auxquelles les voiles s'établissent et reçoivent le vent! Combien vite on oublie les quelques railleries du passé, quand on se sent près d'un élève comme vous, qui comprend vos craintes pour les avoir éprouvées et ne se moque de vous que pour vous donner de l'audace! Et l'on s'habitue insensiblement à se trouver là-haut, au milieu de la brise vivifiante, à 50 mètres au-dessus des mortels; on grimpe aussi vite que dans les escaliers les plus doux, et tout en conservant une main pour se tenir, on se livre aux exercices les plus variés, comme on ferait du trapèze et de la barre fixe.

Souvent, au sortir de cette fraîcheur de l'air, le rôle impitoyable vous appelle à la machine, dans la chaleur étouffante de la chaufferie. Tout est plein d'huile et de charbon. Une mère ne voudrait pas reconnaître son fils dans cet être barbouillé de suie et de poussier, au vêtement rouillé de graisse, qui casse des briquettes, charge les gueules béantes du foyer, et dans les yeux de qui se reflètent les flammes ardentes du combustible. Les sourcils se grillent parfois, la face et les mains se pèlent aux coups de feu; mais qu'importe; c'est moins pénible qu'un coup de soleil, et l'on a la satisfaction intime de participer, pour si peu que ce soit, à la marche du navire. Sans doute, le « coup de pelle » est difficile à attraper, et l'on envoie longtemps le charbon partout ailleurs que dans le foyer; mais, si l'on nait marin, on ne nait pas chauffeur, et c'est après avoir chargé souvent qu'on est capable de conduire correctement un feu. On ne s'en tient pas là, d'ailleurs; on s'inquiète de la surveillance des manomètres et l'on s'abîme dans des calculs profonds quand on voit la pression baisser, baisser sans cesse; on garde un œil toujours en éveil sur le niveau d'eau, dont les caprices vous mettent au désespoir; on pose la main sur les mécanismes de mise en train, et l'on s'ingénie à passer bien vite de la marche la plus rapide à la position de *stop*; on met de l'huile dans les godets graisseurs... Bref, on pénètre de son mieux la multiplicité de ce rouage si important et compliqué, la machine.

Les semaines, les mois passent rapidement dans ce perpétuel éveil de l'esprit et du corps. Aujourd'hui c'est l'exercice d'embarcations, où les mains se garnissent d'énormes ampoules, pendant les longues *nages* qui fortifient les muscles. C'est là que le vrai marin apprend l'alphabet du métier, et après bien des « écoles » le Bordache commencera à prévoir les trahisons du vent et du courant, de la marée et du clapot.

Tout le temps n'est pas consacré au travail: les récréations coupent judicieusement la journée, et les élèves, répartis un peu partout dans le navire, se retrouvent. Sur le pont supérieur quelques bancs sont disposés, autour desquels se groupent anciens et fistôts « d'une même famille ». De temps immémorial, chaque ancien a choisi un fistôt, et il se crée ainsi des généalogies très longues que tout fistôt qui se respecte doit connaître par cœur. Le banc sert de foyer au groupe constitué par les élèves actuels, et grâce à lui, tout en se reposant dans les loisirs d'une pipe savamment culottée, on cause de tout, à bâtons rompus. Un grand navire est-il lancé, dans quelque partie du monde que ce soit, et nos amiraux en herbe en discutent les mérites, comparent, chiffres en mains, la valeur de telles ou telles unités militaires, collationnent les résultats des tirs effectués sur les plaques Krupp et les plaques Bethléem, vantent telle ou telle chaudière, apprécient les diverses dispositions d'artillerie; et leurs décisions sont empreintes toujours de cette netteté de la science fraîchement acquise, qui écarte les obstacles et s'inquiète peu des conditions de la réalité. Heureusement les anciens sont là, et, avec leur expérience consommée, renversent bien vite toutes les théories des fistôts, auxquelles ils en substituent d'autres non moins séduisantes et infiniment plus pratiques... On se passionne pour la télégraphie sans fil, et les forts en électricité essayent d'en expliquer le mécanisme. Les sous-marins non plus ne sont pas dédaignés, et il se trouve toujours quelque esprit très inventif pour en élaborer un qui serait le plus rapide, le plus vaste, et qui atteindrait son ennemi à tout coup... en parole. Puis on discute les mérites respectifs de Suffren et de Nelson, ou de Duquesne et de Ruyter, et rarement on accorde quelque supériorité à ceux dont le pavillon n'était pas français; les batailles navales sont franchement critiquées, et des manœuvres savantes sont esquissées rétrospectivement, comme si les amiraux du passé avaient eu à leur disposition un vent toujours très favorable, des navires excellents à tous égards, et des marins dont le moindre valait un Jean Bart. Chaque cours sert de thème à de nombreuses discussions qui ne sont pas toujours très raisonnables, mais qui ont le mérite de faire remuer des idées souvent originales, et dont on peut conserver quelque chose.

Les conversations du pont ne sont pas d'ailleurs uniquement occupées par des considérations si élevées. La gaieté est toujours à l'ordre du jour parmi les Bordaches, et s'ils ne vont à terre qu'une fois par mois, ils trouvent moyen de se divertir chez eux. Il va sans dire que, toute l'année, les anciens conservent sur leurs fistôts une supériorité marquée. Sans doute, à mesure que les fistôts voient se rapprocher l'époque où eux-mêmes seront les maîtres, ils veulent faire comme si cette heure était déjà arrivée: ces velléités sont toujours arrêtées d'une main ferme, et le fistôt qui oserait transgresser l'ordre d'un ancien se verrait exposé aux

rigueurs des justes lois; mais comme le pli de la soumission a été pris, ces circonstances sont rares, et le bon accord règne toujours. On cause amicalement sur la qualité des tabacs du monde entier; sur les notes de colle qu'on a eues dernièrement; sur la meilleure manière de savourer une pipe ou de composer un menu; sur la campagne du *Duguay-Trouin*, inépuisable sujet où se ramène tout dialogue languissant, qui ranime les imaginations les plus appauvries et ouvre des horizons de rêverie infinis; sur celle du *Bougainville*, où la plupart des fistôts verront pour la première fois des pays étrangers. Et lorsque tous les topiques sérieux ou prétendus tels sont complètement épuisés, on chante en chœur une des innombrables rapsodies du *Borda*, on fredonne un refrain de la dernière opérette entendue au théâtre, ou encore, en désespoir de cause, on fait les pires jeux de mots.

Viennent les *petites vacances*, trop tôt passées, puis la belle saison, le dernier semestre! Vers cette époque se place la tradition du C, fameuse dans la marine, et qui clôt dignement la série des divertissements du bord.

Les traditions, en effet, sont réparties durant l'année dans un ordre dont le C et le *major*, détenteurs des annales du *Borda*, règlent la suite et la progression. Elles sont assez rares et ne sauraient être plus fréquentes sans gêner le travail, toujours plus absorbant. Les anciens les offrent aux fistôts et en font tous les frais: elles constituent, en quelque sorte, les différentes initiations du Bordache, qui n'est initié complètement que le dernier jour de la première année. Pendant les dix mois de celle-ci, la batterie des anciens reste impitoyablement fermée aux fistôts; toute infraction à cette prohibition serait punie par les anciens des peines les plus graves. Le sanctuaire est parfaitement respecté, et le jour seulement où les anciens doivent quitter le bord, ils conduisent les fistôts dans la batterie qui est désormais la leur, et cela seul constitue le fait d'être ancien. Aussi, pendant toute l'année, l'étude des anciens est l'endroit où se préparent en sûreté les traditions, exécutées toujours en grand mystère, et dont les fistôts ne savent rien d'avance.



Une séance fantaisiste à l'amphithéâtre.

Une des plus curieuses et des plus nobles à la fois est celle où chaque ancien remet solennellement à son fistôt le sabre qu'il portera pendant deux ans. La cérémonie s'accomplit avec pompe et sérieux; une formule consacrée est nécessaire pour l'*adoubage*, et dans une courte allocution, le *major* rappelle aux fistôts, ce qui est peut-être superflu, la grandeur des devoirs qu'ils ont acceptés et de la tâche qu'il leur faudra remplir.

Toutes les traditions n'ont pas ce caractère de gravité. Elles sont, en général, très gaies, et comme la durée en est très restreinte, la discipline, paternellement relâchée pour quelques instants, n'en souffre point. Le C est vraiment la tradition par excellence où le mannequin, symbolisant un Bordache imaginaire, paresseux et indiscipliné, se permet, aux yeux de toute l'« administration », d'impardonnables incartades. Dans son gousset se trouvent des sommes énormes, comparativement aux cinquante sous permis, et qui l'enverraient au « chibi » sans remise en toute autre circonstance. Et de sa poche sort un roman, cette substance interdite par tous les règlements de l'École! Pour comble, il est détenteur de lettres, par lui écrites, où il critique impitoyablement tout ce que, dans son mauvais esprit, il trouve de révoltant au régime du bord, moleste les professeurs et leur signale les défauts dont ils ne se doutent pas. La tradition exige que le *major* lise à haute voix, devant les officiers présents, toutes les aménités contenues dans ces lettres; après quoi, malgré un plaidoyer toujours très émouvant du C de la promotion, le malheureux mannequin, convaincu de *felonie* et d'insoumission, va transporter l'une et l'autre dans les obscurs abîmes de la mer... Les fistôts ne sont pas oubliés dans cette tradition. Sans doute, on ne leur montre pas l'exemple pernicieux du coupable mannequin, mais les anciens leur apprennent, par des arguments probants, qu'on peut être trempé jusqu'aux os sans qu'il soit besoin de tomber à la mer, et le ciel

fût-il idéalement bleu. C'est là, bien évidemment, une notion utile à connaître.

Peu à peu, le fistôt s'initie donc à toutes ces choses mystérieuses dont l'atmosphère de la *Borda* est remplie : la plus difficile est le langage. N'allez pas dire l'argot, ce serait une grave impropriété : on ne parle que cette langue à bord ; et c'est là, parait-il, montré assez de vitalité pour être considérée comme un idiome. Il faut de la mémoire et de la dextérité pour s'assimiler tout ce dictionnaire, absolument incompréhensible pour l'éléphant, comme le montre une lettre écrite tout dernièrement à un futur fistôt par un ancien tanguet au *midshipat*.

Explication française sommaire et approchée.

10 mars.

Cher fistôt peu dégourdi,

Je t'écris à bord du *Bougainville*, navire à vapeur excellent pour le mal de mer.

Nous sommes sortis du goulet. Le loup de mer qui nous commande a laissé tomber à l'eau sa casquette et pris celle du maître de manœuvre, pour ne pas rester tête nue. Il est amusant de voir un officier coiffé d'une casquette d'aspirant!

Rien d'autre à te dire du *Bougainville*. Parlons plutôt du *Borda*, que les profanes connaissent si mal : ils croient qu'on n'y fait rien. Quelle erreur!

Lis respectueusement ce qui suit :

À six heures du matin, la diane nous réveille gaiement ; mais on ne se hâte pas de se lever. « Pressez-vous ! » crient certains adjudants, qui te feront... pousser des cheveux blancs. On se précipite aux lavabos : une cuvette tombe, et les deux promotions d'applaudir. — Maladroite fistôt ! s'exclament les anciens. — Habille-toi et fais un tour de baïlle!

Une demi-heure après, rappel en étude. Il faut travailler sans merci, et — avant huit heures — apprendre douze feuilles de calcul différentiel ou d'architecture navale. Mais on l'appelle au préau ; le temps passe, il faut s'exécuter. Puis c'est le tour de la colle, la terrible colle ! Il faut savoir, bien savoir, si l'on ne veut pas risquer d'être sec au prochain classement.

De retour en batterie, tu vois tout le monde aux sabords, dans l'attente du *Montcalm* : tu n'aperçois qu'un piteux navire de commerce. Ou bien c'est une lutte de vitesse entre des mousses en balcière et une chaloupe, sur notre arrière. Des paris s'engagent... et la balcière bat la chaloupe.

Récréation ! On va s'étourdir en groupe dans la fumée d'une bonne pipe.

Puis, vite en classe. Le professeur devant faire un long calcul de point, on emporte les ouvrages spéciaux.

Demain, nous aurons physique à terre. Après le salut obligatoire à l'alcoolé au kaori, nous verrons Berzélius!

Ceux qui ambitionnent un beau classement travaillent pendant l'étude suivante ; mais si d'aventure une embarcation portant un civil longe le bord, on se bouscule

Nêfle-baïlle.

2 C X 78.

Fistouillot à comprenaison infime,

J'embraque ma nêfle sur le Bougain des familles, vieux sabot à chafuste, époil pour vous flanquer la palegeule. Le pitaine, fana et cuirassé, nous fait piquer au large. Il a mouillé sa quette dans l'alignement Mengam-Minou, et de peur d'entendre crier « Caillou ! » il capelle celle du losse boulinard. C'est à se lover : un lieudeveau avec une quette *midshipale*!

À part ça, rien d'idoine à te conter sur ce fiot. Je vais te vasouiller de la baïlle, à laquelle les éléphants pigent la brume ; ils croient que c'est la base, mais il n'en est rien :

Ce n'est en somm' qu'un' poutre creuse Qu'est déformé' par la flexion,

Ce vieux ponton!

Ziente avec respect ce qui soïl.

À 18 h. Tmp, l'évase farigoule, Pèi-Tho et Tai-Ping, charme nos bonnettes d'un branle-bas époil ; mais un vrai Borda ne se déjante pas avant la marche, même quand la bienveillante stration daigne lui octroyer une sorloupe. — Pressez un peu les hamacs, là donc ! crient d'un accent bretois et nasillard certains losses qui l'en feront sur des fonds de quettes molles. On pique le rush au lavabo, on blinde les tables, une cuvette s'affale en bande : deux cents voix entonnent les couleurs. Les anciens : — Zéro, le fistôt !... Vestiaire, extrait de chaloupiat ! Fais-moi un tour de baïlle!

Une demi-heure après, le rappel en étude. Là, cent pages de *dx* ou de *carlingue* à ramorder, tel un DP, avant huit heures. Mais voilà qu'on l'abouie du musle ou du P. B. en bouille : il faut se transbahuter au préau... Le temps passe, et la colle arrive. Dégoiser en ralingue des vases râpantes à un vieux sire paré à jouer des coups de veau, c'est d'un charme polyvalense. Si tu n'as pas une erre phéno, il y a intérêt à étaler, à nipper même, pour ne pas être 81 pour 100 et sec.

Retné en batterie, tu l'aperçois qu'on fait le rush *Montcalm* : tu regardes, et ne vois qu'un immonde patouillard à la bande. D'autres fois, c'est une baleine mops qui fait la souquoïde sinusoidale pour youter avec une ténébreuse lambda en nippant l'échelle d'arcesse : on négote pour savoir qui sera culot, on chippe à bloc, mais les chaloupiers endurent et le capdeveau les crame.

Après cela, roulo de récré. On va loupier au grouie en culottant une pipe bibasique, ce qui flappit sec.

Autre roulo. On descend patin à l'ampfi avec la CT et Perrin pour un chip trops de circummérienne sur lequel le techard va vaser.

Demain, à la même heure, *pett-pett* à terre ; ne pas oublier la quette à l'alcoolé au kaori, avant d'azimuter Berzélius.

Pendant l'étude forcée qui suit, c'est le ramord fétide pour ceux qui ont la frousse de mouiller ; mais il suffit d'une toujououa dans un pointu ou d'un éléphant boyard piquant la vadrouille à

pour regarder. Et voici l'heure du déjeuner.

Potage, navarin, poulet Marrengo, gâteau, fromage, vin de cambuse, eau à discrétion. — Fameux déjeuner ! — Exquis ! — Debout, fistôt ! — Parle ! — Tais-toi ! — Cache-toi ! La fin ! — Madame Poire (air connu).

Et l'on va faire faire aux fistôts quelques tours de panneau dans le sens direct, pour leur digestion.

Ce soir, je dessine un cheval au préau, au lieu de faire une épure.

S'il y avait infanterie, on se dépêcherait de faire sa toilette, et la canonnière nous conduirait au tir ou à l'École des mécaniciens, où nous pourrions voir nos correspondants.

Après-demain, sortie. On nous met bon gré-mal gré à l'ordonnance. Puis chacun se distrait à sa manière : on visite des bateaux, on va à la campagne ou au café.

Au retour, les livres d'agrément sont autorisés : on lâche les bouquins réglementaires pour se détecter dans la lecture d'ouvrages plus pathétiques.

Ces soirs-là, comme après les longues journées de navigateur, on est éreinté. Aussi on est vite transporté au pays des rêves, à moins que votre hamac ne vous joue un tour de sa façon.

Ton ancien qui te lire amicalement les favoris et les oreilles.

MOSMUP.

longueur de tanguon pour qu'il y ait rush général. Et ainsi le temps s'écoule jusqu'au fristi.

Une demi-soupe, une saucé compli-cardé autour d'un gouyol, du navarin aux pommes, un grand sec, du ramord, du Château-la-Pompe à courir et du Cambusium, telle est la fristicaille. — Vingt, le fristi ! — C'est le fond ! — Debout, fistôt ! — Lais ! — Clapet ! — Capelle-toi ! — Le roulo-ù ! — Garçon, des pommes ! — Madame Poire (air connu) !

Et l'on va faciliter la digestion des fistôts par une révolution synodique sans faire caïman.

Ce soir, je *midshippe* le chafustriel. Mais quelle rase ! Je vais au pédestriel touiller la bobine d'un zèbre.

Si c'est un jour de cabillot, on va se pauffiner dès le fristi ; on embarque avec les actieux sur la canonni' pour les tirs ou pour les mécaans, le patelin traditionnel où l'on peut voir les pondants.

Après-demain, sortie : avant-goût des petites vacs. Auparavant on nous fait raboiser et on nous roupe les faux cols *midshipaux* qui remplacent évase de râqueux et réglementaires morceaux de toile. On va soit en crampon, soit compter le nombre des couples de la « Patrie », soit à la planche ; je préfère visiter les pidos.

En rentrant, BB. Le Gouzien et le Brassey n'ont plus d'amateurs : l'un est trop vaseux, l'autre trop rablard pour les youms. Au contraire les chauffeurs qui zigouyent si bien ont une vaste cote : c'est moins bateau.

On est flaps, ces soirs-là, comme les soirs de corvettes râlantes à corps-mort vaseux. Rush la loupe et l'appareillage pour le patelin des rêves, à moins qu'un diable de crayon ne l'apique et l'envoie ramasser une pelle peu lovardé au milieu de tes hanets et de tes araignées.

Ton ancien qui l'amure les bonnettes et tripatouille tes fauberts.

MIDDY.

Borda, 17 mars 1902.

Telle est la langue du *Borda*, bien que loin de présenter ici la saveur et la fécondité que lui donne la parole : seule la conversation pourrait en montrer toutes les ressources et toute la complexité ! Elle ne sert pas seulement à l'échange des idées : des poètes l'ont fixée sous une forme impérissable, que se rappelleront toujours les générations de l'avenir. Depuis la chanson de l'*Aspirant français* à celle des *Ters*, en comptant le *Testament de la Bouline*, la *Lettre du fistôt*, la *Chafuste*, et bien d'autres encore, il existe un grand nombre de complaintes, de ballades ou de refrains, accrus chaque année et chantés en chœur. La rime n'en est pas toujours très riche ni l'air très neuf, mais qu'importe : à ceux qui désirent du lyrisme ou de la musique raffinée, la bibliothèque du bord prête volontiers l'œuvre de Victor Hugo, et l'orchestre fait entendre des symphonies de plus haute envolée. Car il y a, au *Borda*, un orchestre que ne désavoueraient certes pas les plus délicats des dilettantes. Chaque année, dans les deux promotions, se trouvent des musiciens à qui l'on autorise l'usage de leurs instruments ; et lorsque, pendant une longue récréation du soir, deux pianistes, trois violons, un violoncelle et une mandoline accompagnent la voix chaude d'un ténor ou le timbre grave d'un baryton, le cercle se forme pressé autour des artistes. Les oreilles se bercent au rythme vibrant des cordes et les esprits charmés s'envolent pour quelque temps dans des régions de repos et d'oubli, bien loin de la sombre rade ; de ses pluies et de ses brumes. Avant-goût de la carrière maritime, remplie à la fois de rêve et d'activité, et dont le futur marin apprend toutes les péripéties sur ce petit monde actif, vivant et joyeux le *Borda* !

M. L.



Un des écussons placés au-dessus des bureaux d'élèves (dessin à la plume de M. R. C.).

Le Gérant : EDOUARD DESENHAUX,